













LOUIS-H. FRECHETTE

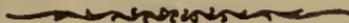
CS#

①

241-1A-4

488

# POÉSIES CHOISIES



QUÉBEC

C. DARVEAU, IMPRIMEUR

—  
1879

CSP

PS

8461

R4A6

1879

# JOLLIET

—

## DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI

### I

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.  
Dans les lointains brumeux passaient en caravane  
De farouches troupeaux d'élans et de bisons.  
Drapé dans les rayons de l'aube matinale,  
Le désert déployait sa splendeur virginale  
‡ Sur d'insondables horizons.

Juin brillait. Sur les eaux, dans l'herbe des pelouses,  
Sur les sommets, au fond des profondeurs jalouses,  
L'Été fécond chantait ses sauvages amours.  
Du Sud à l'Aquilon, du Couchant à l'Aurore,  
Toute l'immensité semblait garder encore  
    La majesté des premiers jours.

Travail mystérieux ! Les rochers aux fronts chauves,  
Les pampas, les bayous, les bois, les antres fauves,  
Tout semblait tressaillir sous un souffle effréné ;  
On sentait palpiter les solitudes mornes,  
Comme au jour où vibra, dans l'espace sans bornes,  
    L'hymne du monde nouveau-né.

L'Inconnu trônait là dans sa grandeur première.  
Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,  
Comme un reptile immense au soleil engourdi,  
Le vieux Meschacébé, vierge encor de servage,  
Dépliait ses anneaux de rivage en rivage  
    Jusques aux golfes du Midi.

Echarpe de Titan sur le globe enroulée,  
Le grand fleuve épanchait sa nappe immaculée  
Des régions de l'Ourse aux plages d'Orion,  
Baiguant le steppe aride et les bosquets d'orange,  
Et mariant ainsi, dans un hymen étrange,  
L'Equateur au Septentrion.

Fier de sa liberté, fier de ses flots sans nombre,  
Fier du grand pin touffu qui lui verse son ombre,  
Le Roi-des-Eaux n'avait encore, en aucun lieu  
Où l'avait promené sa course vagabonde,  
Déposé le tribut de sa vague profonde,  
Que devant le soleil et Dieu !...

\*  
\* \* \*

## II

Joliet ! Joliet ! quel spectacle féerique  
Dut frapper ton regard, quand ta nef historique  
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu !  
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre !  
Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre,  
Dut resplendir sur ton front nu !

Le voyez-vous, là-bas, debout comme un prophète,  
Le regard rayonnant d'audace satisfaite,  
La main tendue au loin vers l'Occident bronzé,  
Prendre possession de ce domaine immense,  
Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France,  
Et du monde civilisé !

Puis, bercé par la houle, et bercé par ses rêves,  
L'oreille ouverte aux bruits harmonieux des grèves,  
Humant l'âcre parfum des grands bois odorants,  
Rasant les îlots verts et les dunes d'opale,  
De méandre en méandre, au fil de l'onde pâle,  
Suivre le cours des flots errants !

A son aspect, du sein des flottantes ramures,  
Montait comme un concert de chants et de murmures ;  
Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,  
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,  
S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre grêle  
Dans le pli lumineux des eaux.

Et, pendant qu'il allait voguant à la dérive,  
L'on aurait dit qu'au loin les arbres de la rive,  
En arceaux parfumés penchés sur son chemin,  
Saluaient le héros dont l'énergique audace  
Venait d'inscrire encor le nom de notre race  
Aux fastes de l'esprit humain !

III

O grand Meschacébé !—voyageur taciturne,  
Bien des fois, au rayon de l'étoile nocturne,  
Sur tes bords endormis je suis venu m'asseoir ;  
Et là, seul et rêveur, perdu sous les grands ormes,  
J'ai souvent du regard suivi d'étranges formes  
Glissant dans les brumes du soir.

Tantôt je croyais voir, sous les vertes arcades,  
Du fatal de Soto passer les cavalcades,  
En jetant au désert un défi solennel !  
Tantôt c'était Marquette errant dans la prairie,  
Impatient d'offrir un monde à sa patrie,  
Et des âmes à l'Eternel !

Parfois, sous les taillis, ma prunelle trompée  
Croyait voir de La Salle étinceler l'épée ;  
Et parfois, groupe informe allant je ne sais où,  
Devant une humble croix,—ô puissance magique !—  
De farouches guerriers à l'œil sombre et tragique  
Passer en pliant le genou !

Et puis, berçant mon âme aux rêves des poètes,  
J'entrevois aussi de blanches silhouettes,  
Doux fantômes flottant dans le vague des nuits,  
Atala, Gabriel, Chactas, Evangeline,  
Et l'ombre de René, debout sur la colline,  
Pleurant ses immortels ennuis.

Et j'endormais ainsi mes souvenirs moroses...  
Mais de ces visions poétiques et roses  
Celle qui plus souvent venait frapper mon œil,  
C'était, passant au loin dans un reflet de gloire,  
Ce hardi pionnier dont notre jeune histoire  
Redit le nom avec orgueil.

IV

Joliet ! Joliet ! deux siècles de conquêtes,  
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,  
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,  
Tu jetas, d'un seul trait, sur la carte du monde  
Ces vastes régions, zone immense et féconde,  
Futur grenier du genre humain !

Deux siècles sont passés depuis que ton génie  
Nous fraya le chemin de la terre bénie  
Que Dieu fit avec tant de prodigalité,  
Qu'elle garde toujours dans les plis de sa robe,  
Pour les déshérités de tous les coins du globe,  
Du pain avec la liberté !

Oui, deux siècles ont fui. La solitude vierge  
N'est plus là ! Du progrès le flot montant submerge  
Les vestiges derniers d'un passé qui finit.  
Où le désert dormait grandit la métropole ;  
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule  
Sous l'arche aux piliers de granit !

Plus de forêts sans fin : la vapeur les sillonne !  
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne ;  
L'enfant de la nature est évangélisé ;  
Le soc du laboureur fertilise la plaine ;  
Et le surplus doré de sa gerbe trop pleine  
Nourrit le vieux monde épuisé !

\*  
\* \*

V

Des plus purs dévoûments merveilleuse semence !  
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense,  
O Joliet, et vous apôtres ingénus,  
Humbles soldats de Dieu, sans reproche et sans crainte  
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte  
    Dans ces parages inconnus ?

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,  
Vous fîtes les jalons qui rendent plus faciles  
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité...  
Gloire à vous tous ! du Temps franchissant les abîmes,  
Vos noms environnés d'auréoles sublimes.  
    Iront à l'immortalité !

Et toi, de ces héros généreuse patrie,  
Sol canadien, que j'aime avec idolâtrie,—  
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,  
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,—  
Les yeux sur l'avenir, terre prédestinée,  
J'ai foi dans tes destins nouveaux !

---



A M. L'ABBÉ TANGUAY

AUTEUR DU " DICTIONNAIRE GÉNÉALOGIQUE  
DES FAMILLES CANADIENNES "

---

Quand l'Histoire, prenant son austère burin,  
Des âges qui s'en vont, sur ses tables d'airain,  
    Fixe l'empreinte ineffaçable,  
Son œil impartial n'a pas de trahisons,  
Mais forcé d'embrasser d'immenses horizons,  
    Il néglige le grain de sable.

Le pic au front altier lui cachant le sillon,  
Elle n'aperçoit point le timide oisillon  
    Qui bâtit son nid dans les seigles ;  
Son fier regard, qui va de sommets en sommets,  
Toujours tourné là-haut, ne s'arrête jamais  
    Qu'à regarder voler les aigles.

Empereurs, potentats, capitaines fameux,  
Chefs d'un jour surnageant sur les flots écumeux  
    Des déchaînements populaires,  
Eclatante victoire ou drame ensanglanté,—  
Grands hommes ou hauts faits ont seuls droit de cité  
    Dans ses annales séculaires.

Quand Turenne, frappé d'un boulet de caou,  
Rend l'âme au champ d'honneur, elle redit son nom,  
    Et va s'incliner sur sa tombe :  
Elle donne des pleurs au général mourant ;  
Mais passe sans regrets, d'un pas indifférent,  
    Devant l'humble conserit qui tombe.

Les peuples, sous ses yeux, roulent en tourbillon ;  
Et comme, lorsque au loin défile un bataillon,  
Les hauts cimiers seuls sont en vue,  
Des héros et des grands elle compte les jours ;  
Mais des petits, hélas ! oubliés pour toujours,  
La foule est à peine entrevue.

Amant passionné des temps qui ne sont plus,  
Quand j'évoque, rêveur, des siècles révolus  
L'image au fond de ma mémoire ;  
Ou quand, ceignant le front de nos nobles aïeux  
D'un diadème d'or, Garneau fait sous mes yeux  
Surgir tout un passé de gloire ;

Alors, dans les reflets d'un songe vaporeux,  
Je vois passer au loin les mânes de nos preux  
En cohorte resplendissante,  
Jetant à l'Angleterre un sublime cartel,  
Et gravant sur nos bords un poëme immortel,  
De leur épée éblouissante.

Je compte nos grands noms, soldat, prêtre, trappeur,  
Pionniers, chevaliers sans reproche et sans peur,

Tous ceux dont notre orgueil s'honore :

Depuis l'humble martyr qui convertit les cœurs,  
Jusqu'au vaillant tribun foudroyant nos vainqueurs  
Des éclats de sa voix sonore.

Mais, dans les rangs pressés de ce groupe charmant,  
D'un regard anxieux je cherche vainement,

Quel que soit le livre que j'ouvre,

Tous ces héros obscurs qui, pour ce sol naissant,  
Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur sang,  
Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre.

Ils furent grands pourtant, ces paysans hardis  
Qui, sur ces bords lointains, défièrent jadis

L'enfant des bois dans ses repaires,

Et perçant la forêt l'arquebuse à la main,  
Au progrès à venir ouvrirent le chemin...

Et ces hommes furent nos pères !

Quand la France peuplait ces rivages nouveaux,  
Que d'exploits étonnants, que d'immortels travaux,  
Que de légendes homériques,  
N'eurent pour tous héros que ces preux inconnus,  
Soldats et laboureurs, cœurs de bronze, venus  
Du fond des vieilles Armoriques !

Le temps les a plongés dans son gouffre béant....  
Mais d'exhumer au moins leur beaux noms du néant,  
Qui fera l'œuvre expiatoire ?...  
C'est vous, savant abbé ! c'est votre livre, ami,  
Qui se fait leur vengeur, et répare à demi  
L'ingratitude de l'Histoire !

---



A HENRY W. LONGFELLOW

A L'OCCASION DE SON VOYAGE EN EUROPE

---

Un soir, tu t'envolas comme l'oiseau de mer  
Dont le coup d'aile altier nargue le gouffre amer :

Et moi, debout sur la colline,  
Murmurant à la brise un chant d'Hiawatha,  
Longtemps je regardai le flot qui t'emporta,  
O doux chantre d'Evangeline !

Comme on voit l'astre d'or, plongeant au sein des eaux  
Laisser derrière lui de lumineux réseaux

Dorer les vagues infinies,  
Quand ta barque sombrait à l'horizon brumeux,  
On entendit longtemps sur l'abîme écumeux  
Flotter d'étranges harmonies.

Tu caressais ton luth d'un doigt mélodieux,  
O barde ! et je t'ai vu d'un long regard d'adieux  
Embrasser nos rives aimées,  
Rêvant pour ton retour d'innombrables moissons  
De poèmes ailés, de sublimes chansons  
Et de légendes parfumées.

Tu partis, et longtemps ta lyre résonna  
Des vallons de Kildare aux penchants de l'Etna,  
Sur le Danube et sur la Loire ;  
Et, brillante fanfare ou fier coup de canon,  
La brise qui soufflait nous apportait ton nom  
Dans un long murmure de gloire !

Dans ces pays dorés où l'art a des autels,  
Tu passais, saluant tous les fronts immortels  
De l'Europe, en grands noms féconde ;  
Et, de Rome à Paris, de Londres à Guernesey,  
Les maîtres t'acclamaient, rival improvisé  
Qui surgissais du Nouveau-Monde...

Mais, comme une aile blanche ouverte dans le vent,  
J'ai vu poindre une voile aux lueurs du Levant,  
Dans un rayonnement féérique !  
Le bronze de Cambridge a grondé dans sa tour ;  
Et, dans son noble orgueil, d'un long frisson d'amour  
Tressaille la jeune Amérique !

Ecoutez !—mille voix s'élèvent dans les airs.  
De la cité vivante et du fond des déserts  
Monte une immense symphonie.  
Ecoutez ces accents, par la brise portés  
Des bords de la Floride aux coteaux enchantés  
De la blonde Pensylvanie !

Des gorges du Catskill au rivage lointain  
Où le vieux Missouri, dans son cours incertain,  
    Roule ses eaux couleur d'orange ;  
Sous les arceaux touffus des grands bois ténébreux,  
Au bord des lacs géants et des bayous ombreux,  
    S'élève une cantate étrange.

Hozanna ! ces rumeurs, ces chants mystérieux,  
C'est un monde hélant son barde glorieux ;—  
    Car le flot dont tu t'envirannes,  
O vieux roc de Plymouth, berce encor ton enfant,  
Poète bien-aimé qui revient triomphant,  
    Le front tout chargé de couronnes !

Août 1869.

---

A M. PAMPHILE LEMAY

POÈTE LAURÉAT DE L'UNIVERSITÉ-LAVAL

—

Poëte, on t'applaudit ! poëte, on te couronne !  
Le laurier du vainqueur sur ta tête rayonne ;  
Le passant jette à flots des fleurs sur ton chemin ;  
Au tournoi de la lyre on t'a cédé l'arène ;  
Ta muse à ses rivaux sourit en souveraine :  
Et je ne suis plus là pour te serrer la main !

Pourtant, naguère encor, suivant la même étoile,  
Nous n'avions qu'une nef, nous n'avions qu'une voile ;  
Nos luths comme nos cœurs vibraient à l'unisson.  
Poètes de vingt ans, c'étaient luttés sans trêve :  
C'était à qui de nous ferait le plus beau rêve,  
C'était à qui ferait la plus belle chanson.

Nous rêvions, nous chantions,—c'était là notre vie.  
Et, rivaux fraternels, sans fiel et sans envie,  
Nous rendions à la Muse un hommage pareil.  
Tu charmais les zéphyr, je narguais la bourrasque ;  
Et nous voguions tous deux, toi songeur, moi fantasque,  
L'âme ivre de parfums, de joie et de soleil.

Nos soirs étaient sereins, nos matins étaient roses,  
Tout était calme et pur ; nuls nuages moroses  
N'estompaient l'horizon,—ô présage moqueur !  
J'aimais... et je croyais à l'amitié fidèle ;  
Tout me parlait d'espoir, quand le sort d'un coup d'aile,  
Brisa mes rêves d'or, ma boussole et mon cœur !

L'orage m'emporta loin de la blonde rive  
Où ton esquif flottait toujours à la dérive,  
Bercé par des flots bleus pleins d'ombrages mouvants.  
Et depuis, ballotté par la mer écumante,  
Hochet de l'ouragan, jouet de la tourmente,  
J'erre de vague en vague à la merci des vents.

Oui, je suis loin, ami ! mais souvent les rafales  
M'apportent des lambeaux de clameurs triomphales ;  
Et j'écoute, orgueilleux, ton nom que l'on redit...  
Alors je me demande, en secret, dans mon âme,  
Si tu songes parfois, quand la foule t'acclame,  
A celui qui jadis tant de fois t'applaudit.

Chicago, octobre 1869.

---



## SUR LE MISSISSIPI

---

Salut ! Père-des-Eaux, fécond Meschacébé,  
Fleuve immense qui tiens tout un monde englobé  
    Dans tes méandres gigantesques !  
Toi dont les flots sans fin, rapides ou dormants,  
A des bords tout peuplés de souvenirs charmants  
    Chantent cent poèmes dantesques !

Comme l'antique Hercule, ô colosse indompté,  
Tu t'en vas promenant ta fière majesté  
De l'Equinoxe jusqu'à l'Ourse ;  
Et ton onde répète aux tièdes océans  
L'épithalame étrange et les concerts géants  
Des glaciers où tu prends ta source.

Tu connais tous les cieux, parcours tous les climats.  
La pirogue indienne et le pesant trois-mâts  
Te parlent de toutes les zones.  
L'aigle ami des hivers, le pélican frileux,  
Le sombre pin du Nord, et le coton moelleux  
Se mirent dans tes vagues jaunes.

Vois ! tandis qu'à tes pieds, sur ton cours attiédi,  
L'oranger qui se berce aux brises du midi,  
Verse ses parfums et son ombre,  
A ton front les sapins, accroupis à fleur d'eau,  
Te tressent, blancs de givre, un éternel bandeau  
De leurs arabesques sans nombre.

Là, sur tes bords glacés où mugit l'aiglon,  
Les chasseurs vont traquant l'ours du Septentrion  
De leurs flèches et de leurs piques ;  
Ici, dans les détours où dorment tes remous,  
Les noirs alligators foulant tes sables mous,  
Bâillent au soleil des tropiques.

Et puis, ô fleuve ! il semble, indécises rumeurs,  
Que la voix du passé chante dans tes clameurs,  
Quand ton flot se frange d'écume ;  
Et qu'au fond des grands bois sur la rive penchés,  
On entrevoit, la nuit, l'ombre des vieux Natchez  
Errer vaguement dans la brume.

O Chactas ! Atala ! c'est vous qui revenez,  
A l'abri des vieux troncs par l'orage inclinés,  
Voir passer les eaux murmurantes ;  
Et toi, chantre immortel qui fis leurs noms si beaux,  
Quittes-tu quelquefois la poudre des tombeaux,  
Pour suivre leurs formes errantes ?

Oui, fantômes aimés, vous y venez souvent ;  
Et voilà ce qui fait que, dans la voix du vent,  
Soit qu'elle brame dans les landes,  
Ou ronfle sur ta berge, ô vieux Meschacébé !  
Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé,  
De mystérieuses légendes !

Beau fleuve ! emporte-moi dans ta course sans frein,  
Souffle-moi tes senteurs, chante-moi ton refrain,  
Endors-moi sur ta large lame ;  
Que tes rayons dorés baignent mon front pâli !  
Nouveau René, vers toi je viens chercher l'oubli :  
Verse-moi son amer dictame !

Novembre 1870.

---

## RENOUVEAU

---

Il faisait froid. J'errais dans la lande déserte,  
Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés ;  
De givre étincelant la route était couverte,  
Et le vent secouait les arbres désolés.

Tout à coup, au détour du sentier, sous les branches  
D'un buisson dépouillé, j'aperçus, entr'ouvert,  
Un nid, débris informe où quelques plumes blanches  
Tourbillonnaient encor sous la bise d'hiver.

Je m'en souvins :—c'était le nid d'une linotte  
Que j'avais, un matin du mois de mai dernier,  
Surprise, éparpillant sa merveilleuse note  
Dans les airs tout remplis d'arôme printanier.

Ce jour-là, tout riait ; la lande ensoleillée  
S'enveloppait au loin de reflets radieux ;  
Et, sous chaque arbrisseau, l'oreille émerveillée  
Entendait bourdonner des bruits mélodieux.

Le soleil était chaud, la brise caressante ;  
De feuilles et de fleurs les rameaux étaient lourds...  
La linotte chantait sa gamme éblouissante  
Près du berceau de mousse où dormaient ses amours.

Alors, au souvenir de ces jours clairs et roses,  
Qu'a remplacés l'automne avec son ciel marbré,  
Mon cœur,—j'ai quelquefois de ces heures moroses,—  
Mon cœur s'émut devant ce vieux nid délabré.

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,  
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums ;  
A mes illusions que la vie a fanées,  
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts !

Car quelle âme ici-bas n'eut sa flore nouvelle,  
Son doux soleil d'avril et ses tièdes saisons ?  
Epanouissement du cœur qui se révèle !  
Des naïves amours mystiques floraisons !

O jeunesse ! tu fuis comme un songe d'aurore...  
Et que retrouve-t-on, quand ton rêve est fini ?  
Quelques plumes, hélas ! qui frissonnent encore  
Aux branches où le cœur avait bâti son nid.

II

Et je revins chez moi, ce soir-là, sombre et triste...  
Mais quand la douce nuit m'eut versé son sommeil,  
Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste,  
Je vis renaître au loin le beau printemps vermeil.

Je vis, comme autrefois, la lande, ranimée,  
Etaler au soleil son prisme aux cent couleurs ;  
Des vents harmonieux jasaient dans la ramée,  
Et des rayons dorés pleuvaient parmi les fleurs !

La nature avait mis sa robe des dimanches...  
Et je vis deux pinsons, sous le feuillage vert,  
Qui tapissaient leur nid avec ces plumes blanches  
Dont les lambeaux flottaient naguère au vent d'hiver.

O Temps ! courant fatal où vont nos destinées,  
De nos plus chers espoirs aveugle destructeur,  
Sois béni ! car, par toi, les tiges moissonnées  
Peuvent encor revivre, ô grand consolateur !

Dans l'épreuve, par toi, l'espérance nous reste...  
Tu fais, après l'hiver, reverdir les sillons ;  
Et tu verses toujours quelque baume céleste  
Aux blessures que font tes cruels aiguillons.

Au découragement n'ouvrons jamais nos portes :  
Après les jours de froid viennent les jours de mai ;  
Et c'est souvent avec ses illusions mortes  
Que le cœur se refait un nid plus parfumé !

---



LE 1<sup>ER</sup> JANVIER

---

Tempus odax rerum.

Vents qui secouez les branches pendantes  
Des sapins neigeux au front blanchissant ;  
Qui mêlez vos voix aux notes stridentes  
Du givre qui grince aux pieds du passant ;

Nocturnes clameurs qui montez des vagues,  
Quand l'onde glacée entre en ses fureurs ;  
Bruits sourds et confus, rumeurs, plaintes vagues  
Qui troublez du soir les saintes horreurs ;

Craquement du froid, murmures des ombres,  
Frissons des forêts que l'hiver étreint,  
Taisez-vous !... Du haut des vastes tours sombres,  
La cloche a jeté ses sanglots d'airain !...

Voix mystérieuse au fond du ciel blême,  
Le bronze a sonné douze coups,—minuit !  
C'est le dernier mot, c'est l'adieu suprême  
Que le présent jette au passé qui fuit.

Minute fatale, insensible étape,  
Rapide moment sitôt emporté,  
Cet instant qui naît et qui nous échappe  
A fait faire un pas à l'Eternité !

Plus prompt que l'éclair ou l'oiseau qui vole,  
Ce temps qu'on dépense en vœux superflus,  
Ce temps qu'on gaspille en calcul frivole,  
Quand on va l'atteindre, il n'est déjà plus !

Un an vient de fuir, un autre commence...  
Penseurs érudits, raisonneurs subtils,  
Vous qui disséquez la nature immense,  
Ces ans qui s'en vont, dites, où vont-ils ?—

Ils vont où s'en va tout ce qui s'effondre ;  
Où vont nos destins à peine aperçus ;  
Dans l'abîme abrupt où vont se confondre  
Avec nos bonheurs nos espoirs déçus ;

Ils vont où s'en va la vaine fumée  
De tous nos projets de gloire et d'amour ;  
Où va le géant, où va le pygmée,  
L'arbre centenaire et la fleur d'un jour ;

Où vont nos sanglots et nos chants de fête,  
Où vont jeunes fronts et chefs tremblotants,  
Où va le zéphyr, où va la tempête,  
Où vont nos hivers, où vont nos printemps !...

Temps ! Eternité ! mystère insondable !  
Tout courbe le front devant vos grandeurs.  
Problème effrayant, gouffre inabordable,  
Quel œil peut plonger dans vos profondeurs ?

Atomes sans nom perdu dans l'espace,  
Nous roulons sans cesse en flots incoustants ;  
Seul le Créateur, devant qui tout passe,  
Immuable, plane au-dessus des temps.

IMPROMPTU

Des vastes forêts la splendeur m'enchante ;  
J'aime à contempler les sommets altiers.  
Rien ne vaut pourtant la grâce touchante  
De la fleur qui luit au bord des sentiers.

O caps entassés dont l'orgueil se mire  
Dans les flots profonds du noir Saguenay !  
Falaises à pic que la foule admire !  
Rocher que la foudre a découronné !

Promontoires nus dont la cime touche  
Aux derniers confins de l'immensité,  
Mon front qu'a couvert votre ombre farouche  
S'incline devant votre majesté.

Mais, ô pics géants que le ciel décore,  
Monts qui défiez le regard humain,  
A tout votre éclat je préfère encore  
La douce amitié qui me tend la main !

Chicoutimi, 1er juillet 1875.

---

A MA SŒUR

---

LE PRINTEMPS

Bientôt viendra le doux printemps  
Chasser la neige, les autans,  
Les jours moroses ;  
Bientôt les feuilles renaîtront,  
Et les oiseaux nous reviendront  
Avec les roses.

Bientôt, de nos rudes climats,  
Disparaîtront les blancs frimas,  
Les froids sévères ;  
Et nous pourrons, d'un œil charmé,  
Voir éclore aux rayons de mai  
Les primevères.

Sur la route, chaque bosquet,  
Dans l'arceau pimpant et coquet  
De ses ramures,  
Le soir comme au soleil levant,  
Rendra sous les baisers du vent  
Mille murmures.

Les ruisseaux transparents et frais  
Mêleront au bruit des forêts  
Leur voix si douce ;  
Et sous les branches qui plieront,  
Des chants joyeux s'envoleront  
Des nids de mousse.

Dans les guérets et sur les eaux,  
Sous les sapins, dans les roseaux  
    Qu'un souffle ploie,  
Sur les rochers, dans les buissons,  
Tout sera parfums et chansons,  
    Lumière et joie.

Partout mille édens gracieux  
Feront remonter vers les cieux  
    L'âme bercée ;  
Et, sous l'empire d'Ariel,  
La terre semblera du ciel  
    La fiancée.

Alors on te verra souvent  
Au balcon te pencher rêvant  
    Tout éveillée,  
Pour écouter le bruit de l'eau  
Fredonnant son gai trémolo  
    Sous la feuillée.

L'on te verra plus d'une fois  
Devenir pensive à la voix  
Eolienne  
Des petits maîtres ailés,  
Chantant leurs refrains modulés  
En tyrolienne.

Sous les penpliers, vers le soir,  
Tu t'en iras souvent t'asseoir,  
Rêveuse et lasse,  
Humant la brise et ses parfums,  
Et dénouant tes cheveux bruns,  
Au vent qui passe.

Et, lorsque tout te sourira,  
Que l'enivrement te fera  
Oublier l'heure,  
Alors, l'œil à demi voilé,  
Tu songeras à l'exilé  
Qui souffre et pleure.

Hélas ! le beau printemps doré

N'est plus pour le cœur ulcéré

Qu'un vain fantôme.

Quand l'âme a des chagrins navrants,

Les souffles les plus enivrants

N'ont plus d'arôme.

De tout son œil est attristé :

Pour lui la rose est sans beauté,

Et l'aubépine

Lui parle encor de sa douleur,

Car il sait que la blanche fleur

A son épine.

Il sait que l'automne viendra,

Que la terre se jonchera

De feuilles d'arbre ;

Et la brise au vol caressant

Sur son front ne laisse en passant

Qu'un froid de marbre.

Ni le gazouillement des eaux,  
Ni le ramage des oiseaux,  
    Troupes aimées,  
Ni les frais ombrages mouvants,  
Ni la douce chanson des vents  
    Dans les ramées,

Ni ces mille aspects enchantés  
Qu'on découvre de tous côtés,  
    Quand la nature,  
Pour célébrer les jours nouveaux,  
Fait briller les plus beaux bijoux  
    De sa parure ;

Rien pour lui n'a d'émotions ;  
Son cœur pour les illusions  
    N'a plus de place ;  
Et son pas foule, indifférent,  
Fleur nouvelle ou gazon mourant,  
    Pelouse ou glace.

Pour lui les beaux jours de printemps  
N'ont plus ni reflets éclatants  
    Ni folle ivresse ;  
L'homme que la vie a froissé  
N'a qu'un printemps, c'est son passé,  
    C'est sa jeunesse !

Mais il est un baume odorant  
Donné parfois au cœur souffrant  
    Par Dieu lui-même :  
Ce doux baume, trop rare, hélas !  
C'est l'assurance que là-bas  
    Quelqu'un nous aime !

Chicago, mars 1868.

---



SUR SA TOMBE

---

Dix printemps n'avaient pas encore  
Fleuri sur son front pâle et doux ;  
De ses grands yeux fixés sur nous  
S'échappaient des rayons d'aurore.

L'enfance avec tous ses parfums,  
Rayonnante comme un symbole,  
Enveloppait d'une auréole,  
Les ondes de ses cheveux bruns.

Sa petite âme, à la lumière,  
Rose mystique, s'entr'ouvrait ;  
Auprès d'elle l'on respirait  
Une atmosphère printanière.

Et cependant, reflet furtif,  
Malgré la jeunesse et sa sève,  
On pouvait voir le pli du rêve  
Contracter son sourcil pensif.

C'était une fleur fraîche éclos  
Qui sur sa tige se penchait ;  
Et la main qui s'en approchait  
Craignait d'effeuiller une rose

Souvent,—beaucoup s'en souviendront,—  
Malgré l'éclat de sa prunelle,  
L'on croyait voir l'ombre d'une aile  
Passer vaguement sur son front.

Puis, tout à coup, lueurs étranges,  
Tout son visage rayonnait ;  
On eût dit qu'elle revenait  
D'une entrevue avec les anges...

Hélas ! tout n'est que vanité !  
Tout en ce monde est éphémère !  
Et Dieu t'enlève, ô pauvre mère,  
Ce trésor qu'il t'avait prêté !

Cette âme était une exilée  
Sur cette terre et parmi nous...  
Ce sont les chérubins jaloux  
Qui l'ont auprès d'eux rappelée.

C'était, dans son prisme vermeil,  
La goutte d'eau du ciel venue,  
Et qui remonte dans la nue  
Avec un rayon de soleil !

## LA NUIT

---

La pâle nuit d'automne  
De ténèbres couronne  
Le front du vieux manoir ;  
Morne et silencieuse,  
L'ombre s'assied rêveuse  
Au pied du sapin noir.

Au firmament ses voiles  
Sont parsemés d'étoiles  
Dont le rayon changeant,  
Sur la nappe des ondes,  
Répand en gerbes blondes  
Des paillette d'argent.

Dans le ciel en silence  
La lune se balance  
Ainsi qu'un ballon d'or ;  
Et sa lumière pâle  
D'une teinte d'opale  
Baigne le flot qui dort.

Au bois rien ne recoule  
Que le ruisseau qui coule  
En vagues de saphir ;  
Et nul cygne sauvage  
N'ouvre sur le rivage  
Sa blanche aile au zéphyr.

Une fraîche rafale  
Passe par intervalle  
Sur la nappe des eaux,  
Et la chouette grise  
De son vol pesant frise  
La pointe des roseaux,

La bécassine noire,  
Au col zébré de moire,  
Dort parmi les ajoncs  
Qui fourmillent sans nombre,  
Sur le rivage sombre,  
Au pied des vieux donjons.

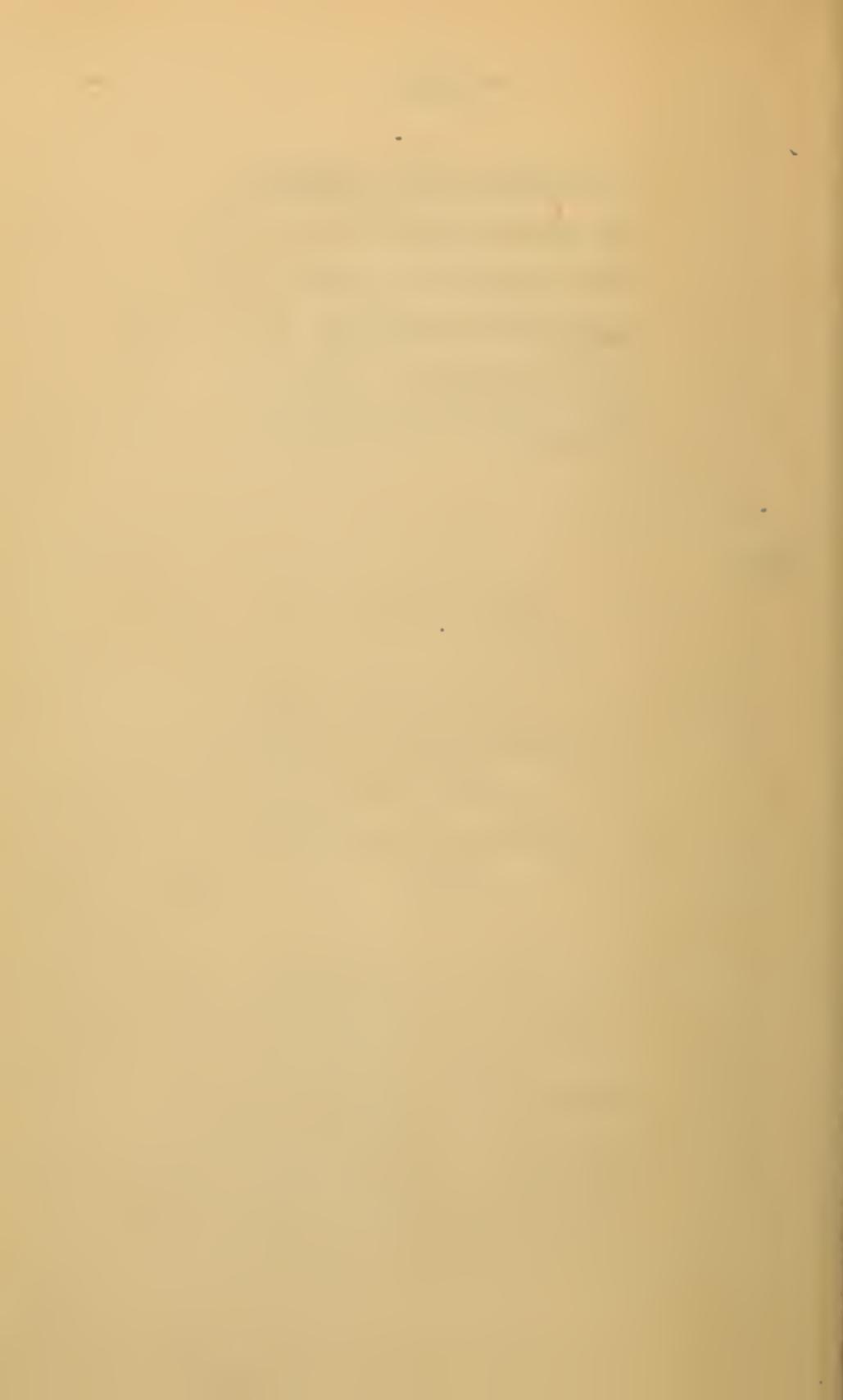
Sous la roche pendante,  
La grenouille stridente  
Dit sa rauque chanson,  
Et, dans la mare inerte,  
Toute la troupe verte  
Coasse à l'unisson.

L'ondine toute moite  
Sort du flot qui miroite,  
Et s'en va,—son manteau  
D'algue humide à l'épaule,—  
Dormir sous le vieux saule  
Qui pleure au bord de l'eau.

La péri langoureuse,  
La sylphide amoureuse,  
Agaçant les lutins,  
S'en vont, ronde légère,  
Prendre sur la fougère,  
Leurs ébats clandestins.

Les farfadets, les gnomes,  
Les nocturnes fantômes,  
Traînant leurs linceuls gris,  
Rôdent, spectres informes,  
Autour des troncs énormes  
Des chênes rabougris.

Le serpent rampe et glisse,  
Et son écaille lisse  
D'un rayon fauve luit ;  
Les bêtes carnassières  
Sortent de leurs tanières...  
Dormons : il est minuit !



LE MATIN

---

A l'horizon l'aurore  
Vient d'éclorre  
Comme un phare éclatant,  
Et sur l'herbe arrosée  
De rosée  
Sème un rayon flottant.

De la verte ramure  
Le murmure  
Chante le point du jour ;  
Dans leur nids les mésange s  
Aux voix d'anges  
Semblent parler d'amour.

Le sapin qui soupire,  
Verte lyre,  
Se penche au bord des eaux,  
Et mire son humide  
Pyramide  
Au milieu des roseaux.

Une ondine cachée  
Et penchée  
Sur l'algue qui fleurit,  
Dans le miroir de l'onde,  
Toute blonde,  
Se regarde et sourit.

La sylphide vermeille  
    Qui s'éveille  
Avec les papillons,  
Vole, danse, babille  
    Et s'habille  
D'un tissu de rayons.

Les messagers funèbres  
    Des ténèbres  
S'enfuient dans les vieux murs,  
Ou, de leurs grêles ongles,  
    Dans les jungles,  
Se font des trous obscurs.

Au bord de l'onde errante,  
    Murmurante,  
A l'abri d'un buisson,  
La mutine alouette  
    Pirouette  
En chantant sa chanson.

Tout s'éclaire, et la plaine  
Toute pleine  
De boutons et fleurs,  
Offre à la vive abeille  
Sa corbeille  
Aux brillantes couleurs.

La nuit pliant ses voiles,  
Des étoiles  
Le cortège s'enfuit ;  
La brume de l'aurore  
S'évapore...  
Debout ! le soleil luit.

## SUR LA TOMBE DE CADIEUX

---

Sur un îlot désert de l'Ottawa sauvage,  
Le voyageur remarque, à deux pas du rivage,  
Un tertre que la ronce achève de couvrir :  
Un jour quelqu'un, ici, s'arrêta pour mourir.

L'humble tombe des bois n'a ni grille ni marbre ;  
Mais, poëte naïf, à l'écorce d'un arbre  
Cet étrange mourant confia son regret,  
Jetant sa plainte amère au vent de la forêt.  
La légende a doré cette histoire touchante :  
L'arbre n'est plus debout ; mais le peuple qui chante,  
Bien souvent, au hameau, fredonne en soupirant  
La complainte qu'alors chanta Cadieux mourant.

.....

O sinistre Ottawa, combien de sombres drames  
Dieu n'a-t-il pas écrits dans le pli de tes lames  
Et sur les flancs rugueux de tes âpres récifs !  
Dans les ombres du soir, combien de cris plaintifs,  
Combien de longs sanglots, combien de plaintes vagues  
Ne se mêlent-ils pas aux clameurs de tes vagues ?  
Ah ! c'est que, sous tes flots et dans tes sables mous,  
Bien des corps délaissés dorment dans tes remous !

Ceux-là n'ont pas même en leurs quelques pieds de terre :  
Leur linceuil est l'oubli ; leur tombe est un mystère.  
Jamais, au fond des bois, le touriste rêvant  
Ne lira leurs adieux sur le bouleau mouvant ;  
Et, le soir, au foyer, nulle voix printanière  
Ne mêlera leurs noms aux chants de la chaumière.  
Pour eux nuls souvenirs, nul bruit de pas aimés...  
Dans vos tombeaux errants, pauvres perdus, dormez !

Ottawa, novembre 1866.



## LEVIS

---

J'aime à te contempler, ô ma ville natale,  
Quand les premiers rayons de l'aube matinale  
    Baignent ton front resplendissant ;  
Quand tes sapins touffus, quand tes pins gigantesques  
Font scintiller au loin leurs vertes arabesques,  
    Comme en un cadre éblouissant ;

Quand tes milliers d'oiseaux en troupes se rassemblent,  
Et vont bâtir leurs nids sous les rameaux qui tremblent

Aux flancs de tes âpres rochers ;

Quand sur ton front hardi, que le couchant colore,

Le crépuscule change en brillant météore

La flèche de tes blancs clochers.

Hier l'herbe des champs ici croissait à l'aise ;

Et depuis, au sommet de ta brune falaise,

Tout un peuple est venu s'asseoir.

Maintenant, vers le ciel levant ta tête altière,

Tu marches sans jamais regarder en arrière,

Pleine d'avenir et d'espoir !

Hier, ce fût en vain que l'on t'aurait cherchée...

Hier tu sommeillais, immobile et penchée

Sur les abîmes de l'oubli ;

Puis, l'œil triomphateur, la tête couronnée,

Tu surgis... et, sondant ta haute destinée,

Québec ta rivale a pâli !

Va ! ne t'arrête pas au sentier de la gloire !

Souris à l'avenir ! ta place dans l'histoire

Brille d'un éclat radieux ;

Fais resplendir au loin l'auréole guerrière

Du noble chevalier dont tu dois être fière

De porter le nom glorieux !



## LE Q U E B E C

---

Par nobile fratrum.

HORACE.

Le Couchant luit là-bas comme un vaste incendie ;  
Le soleil sur les flots sème un rayon mourant ;  
Les derniers bruits du jour chantent leur mélodie ;  
Et, dressant fièrement sa carène hardie,  
Le *Québec* fend au vol les eaux du Saint-Laurent.

Le long panache dont sa tête est couronnée  
Déroule dans les airs ses ondoyants réseaux ;  
Il tourmente à grand bruit la vague déchaînée...  
Il passe, il fuit, laissant une longue traînée  
Noire dans le ciel pur et blanche sur les eaux.

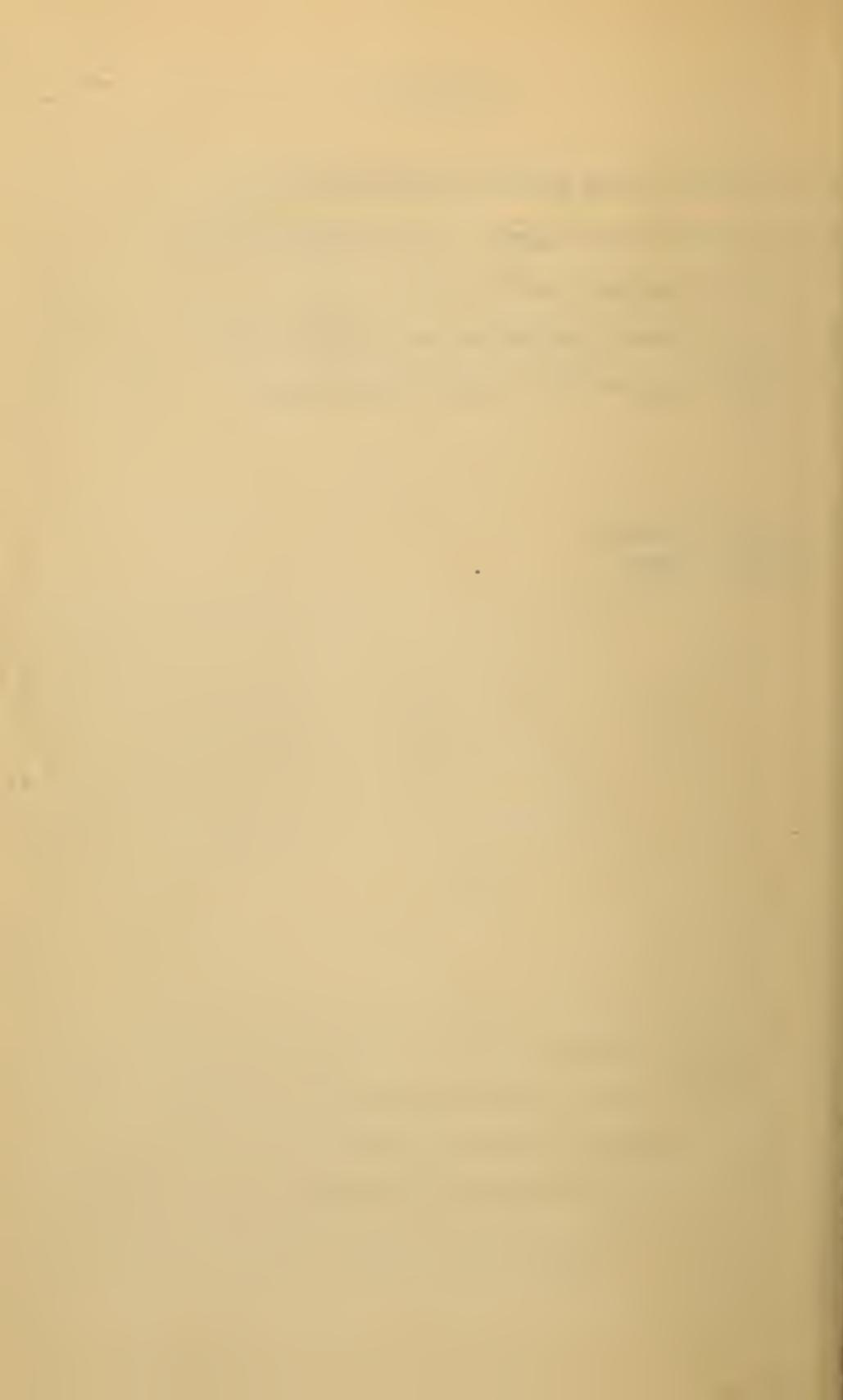
O fleuve, qu'ils sont loin les jours où nul servage  
N'avait encor dompté ton orgueil éclatant ;  
Où de légers wigwams ornaient seuls ton rivage ;  
Où tu n'avais bercé sur ta houle sauvage  
Que la frêle pagaie et le bouleau flottant !

Penchant leur front pensif sur ton urne qui gronde,  
O vieux Niagara, qu'ont donc dit tes forêts,  
En voyant, jusqu'au fond de ta grotte profonde,  
Ta sombre royauté crouler comme ton onde,  
Et s'éclipser devant ce géant du progrès ?

Vous êtes rois tous deux, étonnante structure,  
Et toi, fier Saint-Laurent, au cours majestueux :  
Si l'un est couronné par sa belle nature,  
L'autre, voguant drapé dans son architecture,  
Est noble comme lui, comme lui fastueux !

A bord du *Québec*,  
2 juillet 1866.

---



## LES OISEAUX BLANCS

---

Quand, sur nos plaines blanches,  
Le givre des hivers  
Commence à fondre aux branches  
Des sapins toujours verts ;  
Quand chez nous se fourvoie  
Avril, le mois des fleurs,  
Le printemps nous envoie  
Ces gais avant-coureurs.

Du froid, de la neige,  
Des vents et des eaux,  
Que Dieu vous protège,  
Petits oiseaux !

Loin des rives plus douces,  
Loin des climats bénis,  
Où d'autres dans les mousses  
Cachent déjà leurs nids,  
Votre essor se déploie  
Vès nos pâles séjours :  
C'est mai qui vous envoie  
Nous parler des beaux jours.

Du froid, de la neige,  
Des vents et des eaux,  
Que Dieu vous protège,  
Petits oiseaux !

Quand votre aile soyeuse,  
Petits oiseaux, parait,  
Plus d'une âme est joyeuse,  
Qui naguère pleurait ;  
Oui, vous faites de joie  
Bien des cœurs s'émouvoir :  
C'est Dieu qui vous envoie,  
Doux messagers d'espoir !

Du froid, de la neige,  
Des vents et des eaux,  
Que Dieu vous protège,  
Petits oiseaux !

---



A MON FRERE EDMOND

---

Un mourant me l'a dit.

GUIRAUD.

Frère, quand les soucis et les peines sans nombre  
Déroulent à mes yeux l'avenir triste et sombre,  
Je me prends à songer à ce jour plein de deuil  
Où, la première fois, nous vîmes un cercueil :  
Nous étions orphelins, nous n'avions plus de mère...

Il fallut, nous aussi, boire à la coupe amère  
Où chacun, ici-bas, s'abreuve tôt ou tard.  
Sa dernière parole et son dernier regard  
Furent pour nous : “ Enfants, chers enfants, nous dit-elle,  
Approchez ! voulez-vous que ma voix maternelle  
Vous enseigne en mourant le secret d'être heureux ?  
Soyez toujours unis et marchez deux à deux ! ”  
Nous lui promîmes tout, tu t'en souviens ; écoute :  
Bien des malheurs, depuis, ont marqué notre route ;  
Eh bien ! soyons unis, et, la main dans la main,  
Aidons-nous à tromper les ennuis du chemin !

1863

---

## A UN PEINTRE

---

L'aigle, ami des déserts, dédaigne ainsi la plaine.

LAMARTINE.

Quand l'aigle est fatigué de planer dans la nue,  
Retraversant l'espace en son vol triomphant,  
Il revient se poser sur la montagne nue,  
Qui tressaille d'orgueil en voyant son enfant !

Peintre, tu nous reviens, ainsi que l'aigle immense  
Qui, faisant trêve un jour à son sublime essor,  
Avant que dans les cieux sa course recommence,  
Se repose un instant pour disparaître encor.

Arrivé tout à coup des sphères immortelles,  
Où sans craindre leurs feux tes pieds se sont posés,  
Tu resplendis encore, et l'on voit sur tes ailes  
La poudre des soleils que ton vol a rasés.

Un jour, jeune inconnu, sentant dans ta poitrine  
Couver du feu sacré l'étincelle divine

Et ton destin se révéler,

Tu dis : Quittons ces lieux aux muses trop acerbes !

A moi le large espace ! à moi les monts superbes !

Je suis aigle, je puis voler !

Et tu partis. Longtemps la foule indifférente  
Ne daigna du regard suivre ta course errante.

Comme un oiseau perdu dans l'air,  
Nos rives t'oubiaient, lorsque la renommée  
A ta patrie, encor si tendrement aimée,  
Jeta ton nom dans un éclair.

Enfin, tout enrichi des trésors du vieux monde,  
Où la gloire, enchaînant ta palette féconde,  
T'avait trop longtemps retenu,  
Tu reviens visiter, après seize ans d'absence,  
Le vieux foyer béni qui t'a donné naissance :  
O peintre, sois le bienvenu !

Mais, confiant dans ton étoile,  
O noble fiancé des arts,  
Demain tu remets à la voile  
Pour le vieux pays des Césars ;

Tu retournes au champ fertile,  
Où croît le laurier de Virgile,  
Où dort le luth d'Alighieri.  
Florence, la ville artistique,  
Réclame ton pinceau magique  
Et ton talent qu'elle a mûri.

Va ! quitte nos climats de neige !  
Pour toi trop sombre est notre ciel ;  
Il te faut le ciel du Corrège,  
Le ciel d'azur de Raphaël ;  
Il te faut la douce Ausonie,  
Ses horizons pleins d'harmonie,  
Ses chants, ses échos, ses zéphyr ;  
Il te faut ses blondes campagnes,  
Ses bois, ses fleuves, ses montagnes,  
Ses chefs-d'œuvre, ses souvenirs !

Va ! poursuis ta noble carrière !  
Jusqu'au sommet porte tes pas !  
Tu ne peux rester en arrière :  
Ta gloire ne t'appartient pas !

Ouvrant l'essor à ton génie,  
Va cueillir la palme bénie  
Qui doit un jour ceindre ton front,  
Pars ! et nos rives étonnées,  
En contemplant tes destinées,  
Avec orgueil te nommeront !



## SEUL

---

Un jour, errant, perdu dans un désert sans borne,  
Un pâle voyageur cheminait lentement ;  
Autour de lui dormait la solitude morne,  
Et le soleil brûlait au fond du firmament.

Pas une goutte d'eau pour sa lèvre en détresse !  
Pas un ombrage frais ! pas un souffle de vent !  
Nulle herbe, nul gazon ; et la plaine traîtresse  
N'offre à son pied lassé que du sable mouvant.

Il avance pourtant ; mais la route s'allonge ;  
Il sent à chaque pas son courage tarir ;  
Un sombre désespoir l'envahit quand il songe  
Qu'il va falloir bientôt se coucher pour mourir.

Il se roidit en vain sous le poids qui l'accable ;  
Il marche encore, et puis s'arrête épouvanté ;  
Sur son sein haletant, cauchemar implacable,  
Il sent avec effroi peser l'immensité !

Fatigué de sonder l'horizon qu'il implore,  
Sans force, il tombe enfin sur le sable poudreux ;  
Et son regard mourant semble chercher encore  
Les vertes oasis et leurs palmiers ombreux.

Voyageurs égarés au désert de la vie.  
Combien de malheureux, vaincus par la douleur,  
Dans leur illusion sans cesse poursuivie,  
Meurent sans avoir vu l'oasis du bonheur !



## MES PETITS AMIS

---

Blonds enfants aux voix argentines,  
Frais comme un bouquet d'églantines,  
Joyeux comme des chérubins,  
Si beaux sous vos robes oranges,  
Que l'on dirait un groupe d'anges  
Nés sous le pinceau de Rubens !

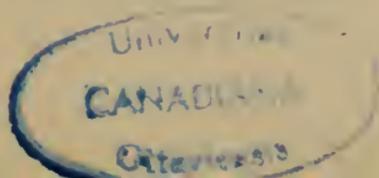
J'aime à vous voir, sur la pelouse,  
Aux yeux d'une mère jalouse,  
Jouer comme des papillons  
Dansant sur leurs ailes de soie,  
Peu soucieux, dans votre joie,  
Du monde et de ses tourbillons !

Oh ! quand on voit vos fronts sans rides,  
Vos teints rosés, vos yeux limpides,  
Que n'ont jamais ternis les pleurs,  
On pense à ses jeunes années,  
A tant de pauvres fleurs fanées  
Hélas ! sous le vent des douleurs.

Courez, sautez, troupe joyeuse !  
Sur l'herbette souple et soyeuse,  
Sans fin reprenez vos ébats ;  
Mais quand votre joie étincelle,  
N'oubliez pas qu'on vous appelle  
Les petits anges d'ici-bas !

Oh ! gardez votre foi si vive,  
Et votre innocence naïve,  
Coupe d'ambrosie et de miel !  
Fuyez toute ombre dangereuse ;  
Et si votre mère est heureuse,  
Vous aurez votre place au ciel !

1863





## ÉLÉGIE

—

Les jours de soleil sont passés,  
Et l'automne fait sa vendange ;  
Dans l'enceinte des trépassés,  
La feuille tombe à flots pressés :

Dors, mon doux ange !

Il était frais et blond comme un Enfant-Jésus...  
Dieu nous envoie, hélas ! des douleurs bien cruelles.  
Un soir, je le berçais ; des anges sont venus  
    Qui l'ont emporté sur leurs ailes,

J'épiais son sommeil, et, quand il remuait,  
Je baisais à genoux ses petites mains blanches...  
Il est là maintenant, sous ce tertre muet,  
    Prisonnier entre quatre planches.

Les jours de soleil sont passés,  
Et l'automne fait sa vendange ;  
Dans l'enceinte des trépassés,  
La feuille tombe à flots pressés :  
    Dors, mon doux ange !

Et quand je caressais ses petits pieds frileux,—  
Lui que je n'aurais pas donné pour des empires !—  
Sur sa lèvre de rose, au coin de ses yeux bleus,  
Nageaient des groupes de sourires.

Il bredouillait des mots d'une étrange douceur,  
Des mots incohérents, indécis, adorables ;  
Et moi qui l'écoutais, je sentais dans mon cœur  
Courir des frissons ineffables.

Les jours de soleil sont passés,  
Et l'automne fait sa vendange ;  
Dans l'enceinte des trépassés,  
La feuille tombe à flots pressés ;  
Dors, mon doux ange !

Il est là qui repose en son linceuil glacé,  
Au cimetière, hélas ! sa dernière demeure,  
Songe-t-il quelquefois, le pauvre délaissé,  
A sa mère qui souffre et pleure ?

Oh ! oui ; car, je le sens, si dans la tombe dort  
Son petit corps roidi, froid, immobile, blême,  
Son âme plane au ciel avec des ailes d'or,  
Devant la face de Dieu même !

Le dernier beau jour est passé ;  
L'automne a fini sa vendange ;  
La neige tombe à flot pressé...  
Dans le ciel où Dieu t'a placé,  
Pense à ta mère, mon doux ange !

---

ALLELUIA

---

A MON VÉNÉRABLE AMI

M. L'ABBÉ THOMAS CARON, V. G.

I

Satan vient de s'enfuir au fond des noirs abîmes ;  
L'immense sacrifice est enfin achevé :  
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes...  
Et le monde est sauvé !

Une hymne a retenti sous les sacrés portiques,  
Et les échos du ciel ont redit les cantiques  
Que les anges chantaient sur leurs lyres de feu.  
Des brûlants séraphins les augustes phalanges,  
Les chœurs éblouissants des sublimes archanges  
Entonnent l'hozanna de Dieu !

Hozanna ! hozanna ! du couchant à l'aurore !  
De tous les jours créés ce jour est le plus beau !  
Celui que l'homme immole et que le ciel adore  
Est sorti du tombeau !

L'univers tout entier frissonnait d'épouvante :  
Le Christ était mourant. Dans sa rage sanglante,  
De vinaigre et de fiel un monstre l'abreuva.  
Mais deux soleils à peine ont passé sur sa tombe ;  
Et l'Homme-Dieu s'élance, ainsi qu'une colombe,  
Vers le trône de Jéhova.

Rugissant de courroux dans sa demeure immonde,  
L'orgueilleux Lucifer a frémi de terreur ;  
Et la mort, jusqu'ici la maîtresse du monde  
A trouvé son vainqueur !

---

II

Pendant que de la nuit les profondes ténèbres  
Couvraient le Golgotha de leurs voiles funèbres,  
Une immense clarté dans les ombres a lui !  
Le Christ sort du tombeau tout rayonnant de gloire ;  
Tremblants, épouvantés, les gardes du prétoire  
Tombent foudroyés devant lui !

Il vit ! Et du tombeau secouant la poussière,  
Il apparait ainsi qu'un astre radieux ;  
Et soudain, dans des flots d'éclatante lumière,  
On voit s'ouvrir les cieux !

Alors ! trois escadrons des célestes armées,  
Déployant dans les airs leurs lignes enflammées,  
Au devant du Sauveur dirigent leur essor ;  
Et les blonds chérubins aux vêtements de neige  
D'un vol harmonieux précèdent le cortége,  
Dans un nimbe de pourpre et d'or.

Enfin, le front caché sous leurs ailes brûlantes,  
Ils adorent le fils du Monarque éternel ;  
Et, sur ses pas divins, leurs cohortes brillantes  
Remontent vers le ciel !

Comme ces globes d'or qui de leur blanche reine  
Suivent pendant la nuit la course aérienne,  
Nous ces princes d'en haut suivent le Roi des rois.  
Dans l'espace semé de roses immortelles  
Ils chantent ; et soudain les harpes éternelles  
Ont frémi d'amour sous leurs doigts.

---

III

Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !  
Chantez avec l'aurore un sublime hozanna !  
Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire  
Aux foudres du Sina !

Sion ! ferme à jamais tes angustes portiques ;  
N'éveille plus l'écho de leurs lambris dorés ;  
Plus d'agneaux égorgés dans tes parvis antiques,  
Sur tes autels sacrés !

Sur tes trépieds éteints plus de flammes flottantes ;  
De tes lourds encensoirs le nuage s'endort ;  
Plus de fêtes la nuit aux lueurs éclatantes  
De tes sept lampes d'or !

Ne verse plus à flots le nard et le dictame !  
N'embaume plus les airs du parfum le plus pur !  
Ne brûle plus l'encens, la myrrhe et le cinname  
Dans tes urnes d'azur !

Suspendez vos accords, ô bardes de Solyme :  
Les harpes d'Israël ont horreur de vos mains  
Qui viennent d'immoler l'éternelle victime,  
Le sauveur des humains !

Malheur à toi, Sion ! Malheur aux déicides !  
Bientôt tes ennemis cerneront tes ramparts ;  
Sur toi des légions de soldats intrépides  
Fondront de toutes parts.

A son banquet ton Dieu t'appela la première ;  
Mais, ingrate Sion, tu fus sourde à sa voix ;  
Et voilà que son bras a réduit en poussière  
Le sceptre de tes rois.

Il a lancé sur toi ses foudres vengeresses ;  
Ton temple, tes autels sont détruits pour toujours ;  
Il a frappé du pied tes hautes forteresses,  
Tes orgueilleuses tours !

Quitte, Galiléen, ta retraite profonde ;  
Va prêcher l'Eternel et ses nouvelles lois ;  
Humble et pauvre pêcheur, va conquérir le monde :  
Ton arme, c'est la croix !

Et vous qu'à son banquet le Tout-Puissant convie,  
O race des Gentils ! ô fortunés mortels !  
A celui dont la mort vous a donné la vie  
    Elevez des autels !

Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !  
Chantez avec le ciel un sublime hozanna ;  
Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire  
    Aux foudres du Sina !

#### IV

Leurs voix roulaient encor dans les champs de l'espace,  
Et leur brillant essaim, comme un astre qui passe,  
S'élançait par delà tous les mondes ravis.  
Les cieux ont entendu leurs hymnes solennelles,  
    Et les demeures éternelles  
Abaissent devant eux leurs augustes parvis !

V

Fleuves, ruisseaux, fontaines  
Filtrant sous le gazon,  
Rochers, immenses plaines,  
Montagnes dont les chaînes  
Dentellent l'horizon !

Vagues, flots de la grève,  
Ecume du torrent,  
Rameaux bouillants de sève  
Que la brise soulève  
De son souffle odorant !

Bruits confus du rivage  
Où s'endort le flot bleu,  
Foudres qui dans l'orage  
Déchirez le nuage  
Par un sillon de feu !

Des forêts murmurantes  
Orchestre aux mille voix,  
Ouragans et tourmentes,  
Cascades écumantes  
Grondant au fond des bois !

Brillant concert des mondes,  
Astres mystérieux,  
Immensité des ondes,  
Et vous, grottes profondes,  
Chantez le Roi des cieux !...

VI

Chantez le Roi des cieux sur votre lyre immense !  
Chantez le Roi des cieux dans un commun transport !  
Il est ressuscité : pour chanter sa puissance,  
Unissez de vos voix le grandiose accord !

Chantez, êtres créés, sur vos lyres sublimes !  
Car le jour du Seigneur est enfin arrivé :  
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes,  
Et le monde est sauvé !



## A MON FILLEUL

---

Toi que la vie à peine effleure de son aile ;  
Toi qui de l'innocence, au fond de ta prunelle,  
Gardes encor l'éclat vermeil ;—  
Enfant ! toi dont les jours sont pleins de douces choses,  
Et qui ne vois, la nuit, que des chimères roses  
Qui se penchent sur ton sommeil !

Toi qui goûtes encor les tendresses sans nombre  
De celle devant qui s'effacent comme une ombre

Toutes nos amitiés d'un jour !

Qui de purs dévoûments n'est jamais assouvie ;  
Qui nous donne son sang, et qui nous fait la vie

Douce comme un baiser d'amour !

Toi qui sais les effets sans deviner les causes,  
Et qui souris de voir nos figures moroses

S'épanouir à tes ébats ;

Toi dont le cœur est comme une onde transparente,  
Et dort la foi naïve est encore ignorante

Des tristes choses d'ici-bas !

Ecoute ! il est un temps dans l'existence humaine,  
Où, sous le lourd fardeau que l'âge nous amène,

Le front se penche soucieux ;

Où le cœur se flétrit, où l'âme desséchée,

Comme une pauvre fleur à sa tige arrachée,

S'effeuille à tous les vents des cieus !

Un temps où les soucis, de leurs ongles arides,  
Sur nos traits fatigués ont buriné leurs rides  
    Au milieu d'étranges pâleurs ;  
Où l'homme mûr, qui sent venir sa fin prochaine,  
Traîne derrière lui comme une immense chaîne  
    Dont les anneaux sont des douleurs !

Une époque où souvent, gémissante et blessée,  
Après avoir du ciel où planait sa pensée  
    Vu fuir les blanches visions,  
L'âme humaine, égarée aux détours de la route,  
S'achemine à tâtons dans les sentiers du doute,  
    Veuve de ses illusions !

Tu ne sais pas encor par quel triste mystère  
L'on rencontre, parmi les puissants de la terre,  
    Tant de fronts sombres et rêveurs...  
Crois-moi, même ceux-là sont peu dignes d'envie,  
Car les fruits les plus beaux de l'arbre de la vie  
    Ont souvent d'amères saveurs !

Ah ! si l'ange qui tient le fil des destinées,  
A jamais suspendant le cours de tes années,  
Pouvait, d'un arrêt souverain,  
Eterniser un jour sous ta paupière humide  
Le rayon saint et pur que ton âme candide  
Fait luire dans ton œil serein !

Si tu pouvais garder ton enfance suave !...  
Mais tu vieillis aussi ; ton front devient plus grave ;  
Bientôt ta raison va s'ouvrir  
Aux secrets d'ici-bas qu'il nous faut tous connaître  
Tôt ou tard, ô mon ange !—et ce sera peut-être  
Demain à ton tour de souffrir !

Mais non ! de miel doré ta coupe est pleine encore :  
Souris à l'avenir ; ta radieuse aurore  
Brille d'un éclat triomphant !  
Mais aux déceptions que ton cœur s'accoutume !  
Et qu'il arrive tard le jour plein d'amertume  
Où tu regretteras de n'être plus enfant !

---

## A UNE ENFANT

---

Quand le vent de la vie a touché de son aile  
Et brisé sans pitié vos espoirs de bonheur ;  
Lorsque de l'âge mûr l'étape solennelle  
A rendu votre front rêveur ;

Quand votre lèvre ardente a bu jusqu'à la lie  
La coupe des chagrins, coupe profonde, hélas !  
Quand la pensée amère a compris la folie  
Le tous les projets d'ici-bas ;

A votre oreille enfin quand nulle voix bénie  
N'a plus aucun secret charmant à soupirer ;  
Et que votre œil éteint par la froide insomnie  
N'a plus de larmes à pleurer ;

Quand vos beaux soirs d'été n'ont plus de rêverie...  
Croyez-moi, rien de beau, rien de rajeunissant,  
Pour le cœur fatigué, pour l'âme endolorie,  
Comme le berceau d'un enfant !

Le berceau d'un enfant, seul nid d'amours fidèles,  
Où le bruit de ce monde est encore étranger,  
Mais où l'on croit ouïr, doux bruissement d'ailes,  
Un essaim d'anges voltiger.

Le berceau d'un enfant, chose ineffable, étrange ;  
Sanctuaire où chacun se demande en passant  
Quel est le plus candide, ou la blancheur du linge  
Ou le front pur de l'innocent.

Le berceau d'un enfant !... quel chant pourrait redire  
Ce que ces quatre mots savent seuls murmurer ;  
Ces quatre mots que nul n'entendit sans sourire,  
Et qui pourtant me font pleurer !—

Il est une légende, une légende rose,  
Plus pleine de parfums que le soir d'un beau jour,  
Plus fraîche que la fleur où l'abeille se pose,  
Plus douce qu'un rêve d'amour !

Quand nos premiers parents virent briller le glaive  
Leur fermant à jamais l'Eden et son bonheur,  
Ils s'enfuirent, marchant sans relâche et sans trêve,  
Poursuivis par un Dieu vengeur.

Ils errèrent longtemps en proie au remords sombre,  
Traversant les forêts, les rochers et les eaux ;  
Leurs sentiers étaient durs, leurs jours n'avaient point d'ours,  
Et leurs nuits étaient sans repos.

Mais parfois le Très-Haut, oubliant sa colère,  
Laisait tomber sur eux un regard plus clément ;  
Et quand le ciel ainsi souriait à la terre,  
Il naissait un petit enfant.

Un jour, enfant, le cœur gonflé, l'âme en délire,  
Je penchai fatigué mon front sur ton berceau ;  
Et je vis le reflet de ce divin sourire  
Illuminer ton front si beau.

Du désespoir en moi germait l'ardente fièvre ;  
La douleur m'étreignait dans un cercle de feu :  
Le blasphème hideux s'arrêta sur ma lèvre,  
Et je tournai mon front vers Dieu.

Dans tes petites mains, j'avais cru voir la palme  
Qu'on prépare là-haut pour le cœur ulcéré...  
Et puis il est si doux le regard pur et calme  
De ces yeux qui n'ont point pleuré !

Ah ! luira-t-il toujours ce rayon d'innocence  
Qui fait ton front si beau, ton œil si velouté ?  
Lèveras-tu jamais le voile d'ignorance  
Qui te cache l'humanité ?—

Lorsque l'oiseau des bois, quittant son nid de mousses,  
Ouvrait au vent du ciel son aile de duvet,  
Il ignorait combien de terribles secousses  
La rafale lui réservait.

Des bords de son berceau perdu sous la ramée,  
Il n'avait vu des cieux qu'un petit coin d'azur ;  
Pour lui le vent n'était qu'une haleine embaumée ;  
Tout était rose, et rien obscur.

Et maintenant la pluie a ralenti son aile ;  
La bise l'a jeté de rameaux en rameaux ;  
Il cherche à regagner la branche maternelle,  
Son nid caché sous les ormeaux.

Mais, sans poids, secoué sur sa frêle liane,  
Le nid avait été par l'orage détruit...  
Hélas ! il est bien mort le bonheur qui se fane,  
Avec l'enfance qui s'enfuit !

Enfant, tu ne sais pas,—oh ! combien je t'envie !—  
Comme les ans sont lourds et le monde méchant.  
Enfant, ne sonde pas les secrets de la vie ;  
Hélas ! reste toujours enfant !

---

## LA DERNIERE IROQUOISE

—  
1

Nous sommes sur les bords du Saint-Laurent sauvage.  
Le fleuve, déployant l'orbe de son rivage,  
En gracieux ovale épanche son flot pur.  
Avec ses roseaux verts chantant comme une harpe,  
La rive se déroule en amoureuse écharpe  
Encadrant un miroir d'azur.

Du fond de la forêt montent des voix sans nombre.  
Comme un œil entr'ouvert au fond de la nuit sombre,  
La lune, projetant ses longs rayons blafards,  
Découpe des grands pins les ramures étranges,  
Dont l'ombre se dessine en gigantesques franges  
Flottant parmi les nénuphars.

L'oiseau de nuit, quittant sa pose taciturne,  
S'envole en tournoyant, et sa clameur nocturne  
Eveille des grands bois l'écho retentissant.  
Tout est calme ; et pourtant, dans le couchant rougeâtre,  
Sinistre précurseur, un nuage grisâtre  
Etend son voile menaçant.



II

Voyez là-bas, longeant les détours de la grève,  
Comme un vague fantôme entrevu dans un rêve,  
Une ombre se glisser d'un pas lent et discret.  
Aux lueurs de la nuit, sa silhouette grise  
Se détache, en passant, vacillante, indécise,  
Sur le fond noir de la forêt.

La brise nous apporte une plainte étouffée...  
Est-ce l'Esprit des bois ? Est-ce un spectre, une fée,  
Qui vient gémir aux bord des flots silencieux ?  
Non, c'est un être humain ; c'est l'enfant des savanes,  
Qui vient parfois la nuit rêver sous les platanes,  
L'œil hagard, le front soucieux.

Roseau longtemps en butte au vent de la tempête,  
C'est une femme ; l'âge appesantit sa tête,  
Et la ride du temps creuse ses traits flétris.  
Fille de l'Iroquois à l'âme sanguinaire,  
De tout son peuple éteint rejeton centenaire,  
C'est le seul et dernier débris.

Dans les drames sanglants que raconte l'histoire,  
Elle vit sa tribu périr au champ de gloire ;  
Et quand eut succombé le dernier de ses preux,  
Elle se retira dans un antre sauvage,  
Pour pleurer sa grandeur et mourir au rivage  
Du fleuve aimé de ses aïeux.

Elle s'est arrêtée au pied d'un chêne énorme ;  
Et, tout en dérobant quelque chose d'informe  
Sous les plis déchirés d'un large manteau gris,  
Elle parle, et sa voix lugubre et monotone  
Semble le grincement et la bise d'automne,  
Dans les vieux ormes rabougris :

3  
III

“ O fleuve qui sans fin roules tes noires ondes !  
Forêts dont j'aimai tant les retraites profondes !  
Sentiers que tant de fois j'ai parcourus le soir !  
Collines qui bordez ces berges solitaires !  
Rochers silencieux ! antres pleins de mystères !  
Pour la dernière fois j'ai voulu vous revoir.

Vos maîtres ont passé comme le flot qui coule  
Sur ces grèves ! ainsi que le vent qui roucoule,  
    La nuit, de sapins en sapins !  
Comme un esquif léger qu'entraîne la dérive...  
Et mon œil fatigué cherche en vain sur la rive  
    La trace de leurs mocassins.

Fleuve, te souvient-il de ces jours sans nuage,  
Quand, dressant au printemps son wigwam sur ta plage,  
L'Iroquois sur tes bords venait chasser le daim !  
De nos courses sans fin te souvient-il encore,  
Quand le vol cadencé de l'aviron sonore  
Emportait nos canots bondissant sur ton sein ?

Te souvient-il encor de la brune Indienne,  
Dont la voix se mêlait, sonore, aérienne,  
    Aux mille murmures du soir,  
Quand elle suspendait à la frêle liane,  
Et balançait au vent sa mouvante nâgane,  
    Berceau d'un guerrier à l'œil noir ?

Te souvient-il aussi, quand, vengeurs intrépides,  
Nos bandes poursuivaient de leurs flèches rapides  
Leurs ennemis fuyant la rage dans le cœur ?  
Ou bien, sortant soudain de leur mille embuscades,  
Couvraient de leurs clameurs la voix de tes cascades,  
Et brandissaient dans l'ombre un tomahawk vainqueur ?

Hélas ! ils ne sont plus...et sous les sombres dômes  
De tes forêts, la nuit, on entend leurs fantômes  
Mêler leur plainte au bruit du vent.

Ils sont morts ! et tes flots qu'ils dominaient naguère,  
Tes flots ont oublié le noble chant de guerre  
Qu'ils entendirent si souvent !

Malheur ! malheur ! malheur ! à ces Visages-Pâles  
Dont les rangs hérissés de foudres infernales  
Ont fait de nos guerriers un carnage inouï !  
Leurs victimes encore attendent la vengeance...  
Puisse de ces vautours l'exécrable puissance  
S'écrouler sous le bras du fier Areskouï !

Puisse-t-il, dévastant leurs retraites impures,  
Les traquer, les saisir, scalper leurs chevelures,  
Broyer leurs membres palpitants,  
Entonner sur leurs corps l'hymne de la victoire ;  
Rougir ses mocassins dans leur sang, et le boire  
Dans leurs crânes encor fumants ! ”

IV

Elle se tait. Sa voix, comme les cris funèbres  
Que poussent dans la nuit les oiseaux des ténèbres,  
Va d'échos en échos mourir dans la forêt ;  
Son œil sombre, où s'allume une clarté féroce,  
A semblé refléter quelque pensée atroce,  
    Quelque épouvantable projet !

Un sourire infernal se crispe sur sa bouche ;  
Son sourcil se contracte, et son regard farouche  
Lance au ciel un éclair amer et triomphant ;  
Sa main s'arme soudain d'une lame acérée ;  
Et le large manteau dont elle est entourée  
    S'entr'ouvre et nous montre un enfant !

Un tout petit enfant doux et blond comme un ange...  
Inconscient acteur de cette scène étrange,  
Il ouvre en souriant son œil de séraphin ;  
Sa blancheur, son regard pur comme l'innocence,  
Ses riches vêtements, tout trahit sa naissance :  
C'est le fils du seigneur voisin !

Sous les épais rideaux d'une alcôve fermée,  
Il dormait ; et, planant sur sa couche embaumée,  
L'essaim des rêves d'or baisait son front si beau ;  
Quand, nourrissant déjà son projet de vengeance,  
L'Iroquoise au manoir se glissait en silence,  
Et l'arrachait à son berceau.

Pauvre mère, tu dors ; et tandis que les songes,  
Bercent ton cœur aimant de leurs riants mensonges,  
Le malheur sur ton front pose sa lourde main ;  
Peut-être crois-tu voir un ange au doux sourire,  
Qui presse dans ses bras ton enfant qui soupire ;  
Quel sera ton réveil demain !...

V

Cependant sur les flots s'épaississent les ombres :  
Le ciel voile ses feux sous des nuages sombres ;  
Le vent dans la forêt a sifflé sourdement ;  
La cime des grands pins se courbe et se relève ;  
Et le fleuve écumeux vient balayer la grève  
De son flot naguère dormant.

La tempête partout jette son cri sublime ;  
Le tonnerre roulant au-dessus de l'abîme,  
Comme un boulet d'airain sur un dôme de fer,  
Eclate, et tout à coup, d'un jet de flamme horrible,  
Embrase un vieux tronc sec, dont la lueur terrible  
Eclaire un spectacle d'enfer.

L'Iroquoise était là, comme ces noirs génies  
Que l'on croit voir parfois dans les nuits d'insomnies ;  
Ses cheveux hérissés se tordaient sous le vent ;  
L'enfant, paralysé sous sa farouche étreinte,  
Immobile semblait l'oiseau saisi de crainte  
Que fascine l'œil du serpent.

Horrible cauchemar ! sa prunelle de louve  
Fixe avec volupté sa victime, et la couve  
D'un regard infernal ; puis le monstre en fureur,  
L'élevant tout à coup au-dessus de sa tête,  
Pousse un cri... mais en vain, la voix de la tempête  
Est plus forte que sa clameur.

Ombres de ses sachems, manitous de la plage,  
Esprits, éveillez-vous ! C'est vous que dans sa rage  
Elle veut pour témoins de son acte sanglant !  
Elle veut sous vos yeux finir son existence,  
En vous offrant au moins pour dernière vengeance,  
Le sang d'un jeune guerrier blanc !

Horreur ! Elle soutient sa victime éperdue  
D'une main ; et, de l'autre un instant suspendue,  
Elle lui plonge au cœur son arme qui reluit...  
Un cri part, un seul cri ; puis un hoquet, un râle ;  
Une goutte de sang sur une lèvre pâle ;  
Et la petite âme s'enfuit.

Puis la rage du monstre atteint son apogée ;  
En un délire affreux sa fureur s'est changée ;  
Elle foule du pied le cadavre meurtri ;  
Et poussant des éclats d'un rire satanique,  
Elle danse alentour une ronde cyuïque,  
Comme en rêvait Alighieri.

Ainsi qu'un tourbillon dans l'angle d'un abîme,  
L'Iroquoise tournait autour de sa victime,  
Aux lueurs du flambeau par la foudre allumé ;  
Puis, saisissant soudain la frêle créature,  
Elle scalpe en hurlant sa blonde chevelure  
Deson poignard euvenimé !

Puis se ruant encor sur la froide dépouille,  
La frappe, la déchire, et dans sa rage fouille  
La blessure béante ouverte dans son flanc ;  
Comme un vautour féroce, aux entrailles s'attache,  
Lui découvre le cœur, de ses ongles l'arrache,  
Et le dévore tout sanglant !

## VI

Plongeant dans les ajoncs et les algues verdâtres,  
Une roche là-bas baigne ses flancs grisâtres,  
Comme un nid d'alcyon caché dans les roseaux ;  
C'est là qu'elle s'enfuit, mi-nue, échevelée,  
Et le vent se heurtant sur la roche ébranlée,  
Lui jette l'écume des eaux.

Là, debout sur le roc, et promenant dans l'ombre  
Ses regards où fulmine un feu terrible et sombre,  
Le monstre pousse encore un cri rauque et perçant :  
“ Je suis vengée enfin ! ”... Elle dit et s'élançe...  
Et la fille des bois meurt avec sa vengeance  
    Au fond du gouffre mugissant.

## VII

### ÉPILOGUE

Le lendemain matin, deux pêcheurs du village,  
Passant près de l'endroit, trouvèrent sur la plage  
Les seuls restes épars de ce drame émouvant.  
On planta sur la rive une croix ignorée,  
Et l'on dit que le soir une mère éplorée  
    Y revint pleurer bien souvent.

Et depuis lors, la nuit, sur la vague dormante,  
On voit courir, dit-on, une torche fumante  
Projetant sur les flots comme un long filet d'or ;  
Est-ce l'enfant des bois qui pleure sa victime ?  
Est-ce l'ange vengeur du crime ?  
Nul mortel ne le sait encor !

1861

---



## LA FORÊT CANADIENNE

---

C'est l'automne. Le vent balance  
Les ramilles, et par moments  
Interrompt le profond silence  
Qui plane sur les bois dormants.

Des flaques de lumière douce  
Tombant des feuillages touffus,  
Dorent les lichens et la mousse  
Qui croissent au pied des grands fûts.

De temps en temps, sur le rivage,  
Dans l'anse où va boire le daim,  
Un écho s'éveille soudain  
Au cri de quelque oiseau sauvage.

La mare sombre aux reflets clairs—  
Dont ont redoute les approches—  
Caresse vaguement les roches  
De ses métalliques éclairs.

Et sur le sol, la fleur et l'herbe,  
Sur les arbres, sur les roseaux,  
Sur la croupe du mont superbe,  
Comme sur l'aile des oiseaux,

Sur les ondes, sur la feuillée,  
Brille d'un éclat qui s'éteint  
Une atmosphère ensoleillée :—  
C'est l'*Eté de la St. Martin* !

L'époque où les feuilles jaunies  
Où le ciel brode un reflet d'or  
Emaillent la forêt qui dort  
De leurs nuances infinies.

O fauves parfums des forêts !  
O doux calme des solitudes !  
Qu'il fait bon, loin des multitudes,  
Rechercher vos âpres attraits !

Ouvrez-moi vos retraites fraîches !  
A moi votre dôme vermeil,  
Que transpercent comme des flèches  
Les tièdes rayons du soleil !

Je veux, dans vos sombres allées,  
Sous vos grands ormes chevelus,  
Songer aux choses envolées  
Sur l'aile des temps révolus.

Rêveur ému, sous votre ombrage,  
Oui, je veux souvent revenir,  
Pour évoquer le souvenir  
Et le fantôme d'un autre âge.

Aux profondeurs de vos taillis,  
Je veux lire votre poëme,  
O mes belles forêts que j'aime !  
Nobles forêts de mon pays !

Oui, j'irai voir si les vieux hêtres  
Savent ce que sont devenus  
Leurs rois d'alors, vos anciens maîtres,  
Les guerriers rouges aux flancs nus.

Vos troncs secs, vos buissons sans nombre  
Me diront s'ils n'ont pas jadis  
Souvent vu ramper dans leur ombre  
L'ombre de farouches bandits.

J'interrogerai la ravine  
Où semble se dresser encor  
Le tragique et sombre décor  
Des sombres drames qu'on devine.

La grotte aux humides parois  
Me dira les sanglants mystères  
De ces peuplades solitaires  
Qui s'y blottiront autrefois.

Je saurai des pins centenaires,  
Que la tempête a fait ployer,  
Le nom des tribus sanguinaires  
Dont ils abritaient le foyer.

J'irai, sur le bord des cascades,  
Demander aux rochers ombreux  
A quelles noires embuscades  
Servirent leurs flancs ténébreux.

Je chercherai, dans les savanes,  
La trace des grands élans roux  
Que l'Iroquois, l'œil en courroux,  
Chassait jadis en caravanes.

Enfin, quelque biche aux abois,  
— Dans mon rêve où le tableau change,  
Fera surgir le type étrange  
De nos hardis *Coureurs des bois*.

Et — brise, écho, feuilles légères,  
Souples rameaux, fourrés secrets,  
Oiseaux chanteurs, molles fougères  
Qui bordez les sentiers discrets,

Bouleaux, sapins, chênes énormes,  
Débris caducs d'arbres géants,  
Rocs moussus aux masses difformes,  
Profondeurs des antres béants,

Sommets que le vent décapite,  
Gorge aux imposantes rumeurs,  
Cataracte aux sourdes clameurs :  
Tout ce qui dort, chante ou palpite...

Dans ses souvenirs glorieux,  
La forêt entière drapée,  
Me dira l'immense épopée  
De son passé mystérieux !

.....

Mais, quand mon oreille attentive  
De tous ces bruits s'enivrera,  
Tout près de moi retentira...  
Un sifflet de locomotive !

---

## LES MILLE-ISLES

---

Massifs harmonieux, édens des flots tranquilles,  
D'oasis aux fleurs d'or innombrables réseaux,  
Que la vague caresse et que les blonds roseaux  
Encadrent du fouillis de leurs tiges mobiles !

•

Bosquets que l'onde berce au doux chant des oiseaux,  
Des zéphyr et des nids pittoresques asiles,  
Mystérieux et frais labyrinthe, Mille-Isles !  
Chapelet d'émeraude égrené sur les eaux.

Quand, la première fois, je vis, sous vos ombrages,  
Les magiques reflets de vos brillants mirages,  
Un chaud soleil de juin dorait vos verts abris ;

D'enivrantes senteurs semblaient monter des grèves ;  
Et je crus entrevoir ce beau pays des rêves  
Où la sylphide joue avec les colibris !

---

## LE NIAGARA

---

L'onde majestueuse avec lenteur s'écoule ;  
Puis, sortant tout à coup de ce calme trompeur,  
Furieux, et frappant les échos de stupeur,  
Dans l'abîme sans fond le fleuve immense croule.

C'est la chute ! son bruit de tonnerre fait peur  
Même aux oiseaux errants, qui s'éloignent en foule  
Du gouffre formidable où l'arc-en-ciel déroule  
Son écharpe de feu sur un lit de vapeur.

Tout tremble ; en un instant cette énorme avalanche  
D'eau verte se transforme en monts d'écume blanche,  
Farouches, éperdus, bondissant, mugissant...

Et pourtant, ô mon Dieu, ce flot que tu déchaînes,  
Qui brise les rochers, pulvérise les chênes,  
Respecte le fétu qu'il emporte en passant !

---

## LE LAC DE BEAUPORT

---

Quel frais miroir ! Sa nappe humide se découpe,  
Dans les sables, un lit paisible, au creux d'un val ;  
Les montagnes lui font un cadre sans rival ;  
Et lui, dans son flot clair, mire leur ronde croupe.

Sur la rive, un balcon d'aspect oriental  
Emerge d'un massif d'érables qui se groupe  
Au fond de l'anse où dort une svelte chaloupe  
Dont le flanc touche à peine au limpide cristal.

C'est le lac de Beauport, ce joyau solitaire,  
Ce petit coin béni, ce paradis sur terre,  
Ce croquis merveilleux, ce délicat pastel,

Où la blonde légende, en repliant ses voiles,  
Laissa tomber, avant de monter aux étoiles,  
De sa robe d'azur un reflet immortel !

---

## LE CAP TOURMENTE

Robuste, et largement appuyé sur sa base,  
Le colosse trapu s'avance au sein des flots ;  
Sur son flanc tout couvert de pins et de bouleaux,  
Un nuage s'étend comme un voile de gaze.

Sur son vaste sommet, de merveilleux tableaux  
Se déroulent devant le regard en extase ;  
Et vous suivez des yeux chaque voile qui rase,  
Dix-huit cents pieds sous vous, le fleuve aux verts flots.

Autrefois c'était là presque un pèlerinage.  
Un jour, il m'en souvient, écoliers tout en nage,  
Nous gravâmes gaîment ces agrestes sentiers.

Je crois revoir encor notre dîner sur l'herbe  
Qui tapisse ta croupe immense, ô mont superbe !  
Et je rêve, à l'aspect de tes plateaux altiers.

---

## LES OISEAUX DE NEIGE

---

Quand le rude Equinoxe, avec son froid cortège,  
Quitte nos horizons moins inhospitaliers,  
Sur nos champs de frimas s'abattent par milliers  
Ces visiteurs ailés qu'on nomme *oiseaux de neige*.

Des graines nulle part ! nul feuillage aux halliers !  
Contre la giboulée et nos vents de Norvège,  
Seul le regard d'en-haut les abrite, et protège  
Ces courriers du soleil en butte aux oiseliens.

Chers petits voyageurs, sous le givre et la grêle,  
Vous voltigez gaîment, et l'on voit sur votre aile  
Luire un premier rayon du printemps attardé.

Allez, tourbillonnez autour des avalanches ;  
Sans peur, aux flocons blancs mêlez vos plumes blanches  
Le faible que Dieu garde est toujours bien gardé !

---

## LUI

—

Il a bientôt deux ans. Parfois, quand je le gronde,  
Il baisse ses grands yeux qu'une larme a ternis ;  
Et puis, avec des airs de douceur infinis,  
Il relève vers moi sa belle tête blonde.

Et tout à coup,—l'enfance a ces retours bénis,—  
D'un sourire joyeux sa figure s'inonde ;  
Il jase en éclatant de rire, et sa faconde  
Semble un gazouillement d'oiseaux au bord des nids.

Alors au fond de moi quelque chose remue ;  
De tendresses sans nom ma pauvre âme est émue ;  
Sous mes cils, à mon tour, je sens des pleurs venir...

Soyez aimé, mon Dieu, vous dont l'omnipotence  
A créé la famille et, pour nous rajeunir,  
Nous donne les enfants, ces fleurs de l'existence !

---

## LE SAGUENAY

---

Cela forme deux rangs de massifs promontoires,  
Gigantesque crevasse ouverte, aux premiers jours,  
Par quelque cataclysme, et qu'on croirait toujours  
Prête à se refermer, ainsi que des mâchoires.

Au pied de caps à pic dressés comme des tours,  
Le Saguenay profond roule ses ondes noires ;  
Parages désolés pleins de mornes histoires !  
Fleuve mystérieux pleins de sombres détours !

Rocs foudroyés, sommets aux pentes infécondes,  
Sinistres profondeurs qui défiez les sondes,  
Vaste mur de granit qu'on nomme *Eternité*,

Comme on se sent vraiment chétif, quand on compare  
A vos siècles les ans dont notre orgueil se pare,  
Et notre petitesse à votre immensité !

---

## LE CAP ÉTERNITÉ

---

C'est un bloc écrasant dont la crête surplombe  
Au-dessus des flots noirs, et dont le front puissant  
Domine le brouillard, et défie en passant  
L'aile de la tempête ou le choc de la trombe.

Enorme pan de roc, colosse menaçant  
Dont le flanc narguerait le boulet et la bombe,  
Qui monte d'un seul jet dans la nue, et retombe  
Dans le gouffre insondable où sa base descend !

Quel caprice a dressé cette sombre muraille ?  
Caprice ! qui le sait ? Hardi celui qui raille  
Ces aveugles efforts de la fécondité !

Cette masse nourrit mille plantes vivaces ;  
L'hirondelle des monts niche dans ses crevasses ;  
Et ce monstre farouche a sa paternité !

---

## LE RAPIDE

---

L'eau qui se précipite en énorme volume,  
Heurtant l'angle des rocs sur leur base tremblants,  
Avec de longs cris souds, roule en tourbillons blancs :—  
C'est le fleuve qui prend sa course dans la brume !

Comme un cheval fougueux dont on saigne les flancs,  
Il se cabre d'abord, puis court, bondit, écume,  
Et va dans le lointain cacher son flot qui fume  
Sous le rocher sonore ou les grands bois ronflants.

De partout l'on entend monter des clameurs vagues ;  
On voit de gros oiseaux pêcheurs suivre les vagues,  
De remous en remous plongeant et tournoyant ;

Par un dernier effort cramponnés au rivage,  
Les vieux troncs rabougris penchent leur front sauvage,  
Noirs fantômes, au bord de l'abîme aboyant !

---

## LES MARCHES NATURELLES

---

Encaissé dans un lit aux arêtes rugueuses,  
Entre deux pans abrupts rongés par le courant,  
Tout au fond d'un ravin sinueux, le torrent,  
Avec un bruit confus, roule ses eaux fougueuses.

Du rivage escarpé jusqu'au bois odorant  
Dont l'ombre couvre au loin ces grèves rocailleuses,  
Des gradins naturels aux formes merveilleuses,  
Taillés dans le granit, s'élèvent rang par rang.

Mystérieux degrés, colossales assises,  
Vastes couches de roc bizarrement assises,  
Dites, n'êtes-vous pas les restes effondrés

D'une étrange Babel aux spirales dantesques,  
Ou bien quelque escalier aux marches gigantesques  
Bâti pour une race aux pas demesurés ?

---

## LONGEFONT

---

A PROSPER BLANCHEMAIN

---

Ce fut, dit-on, jadis un paisible couvent  
Coquettement caché sur les bords où la Creuse  
Avec un bruit d'écluse, en serpentant se creuse  
Un lit sonore et frais sous le saule mouvant.

Des grands arbres perçant la voûte ténébreuse,  
Sa tour jumelle luit sous le soleil levant...  
Je ne l'ai jamais vu ; mais, en rêve, souvent  
J'ai suivi les détours de son allée ombreuse.

Près du parterre en fleurs, un homme au front serein  
Où le génie a mis son cachet souverain,  
Contemple avec amour l'ange de sa famille ;

Son fils est là, tout près, qui se penche à demi  
Sur trois gais chérubins jouant sous la charmille...  
Je n'en connais aucun, mais je suis leur ami !

---

## LE MONTMORENCY

---

Au détour du courant où le flot qui la ronge  
Embrasse les contours de l'Ile d'Orléans,  
Comme une énorme trombe, entre deux caps géants,  
La blanche cataracte au fond du gouffre plonge.

Indicibles attraits des abîmes béants !  
Imposantes rumeurs que la brise prolonge !  
Lourds flocons écumeux qui passez comme un songe,  
Et que le fleuve emporte aux mornes océans !

Spectacle saisissant, grandiose nature,  
A vous interroger quand l'esprit s'aventure,  
Le cœur revient toujours dans un trouble nouveau ;

Le bruit, le mouvement, le vide, le vertige,  
Tout cela va, revient, tourbillonne, voltige,  
Ivre et battant de l'aile aux voûtes du cerveau !



A ALFRED GARNEAU

---

Pourquoi chanter, ami, lorsque l'homme n'écoute  
Que le son du métal, et qu'il va, délirant  
Comme un triste insensé, laisser indifférent  
Ses lambeaux de croyance aux épines du doute ?

Bien longtemps j'ai voulu résister au torrent,  
M'attacher aux rameaux dont s'ombrageait ma route ;  
Mais des illusions le baume goutte à goutte  
S'échappa de mon cœur pour suivre le courant.

A bien des chocs cruels ma lyre s'est brisée ;  
A lutter sans espoir ma main s'est épuisée ;  
J'ai fui le sol mouvant qui manquait sous mon pié ;

Et si, barde vaincu, parfois je chante encore,  
C'est qu'il reste en mon âme une corde sonore  
Qui vibrera toujours au nom de l'amitié !

---

A THÉODORE VIBERT

---

Poëte, dont la muse oubliant la distance  
Franchit les vastes mers pour me serrer la main,  
Je te bénis, ô toi qui parles d'espérance  
Quand la morne douleur assombrit mon chemin !

Ami, je t'ai compris : aux longs jours de souffrance,  
Comme aux heures de joie, il faut un lendemain ;  
Et ce mot seul, venu des rives de la France,  
Me fait déjà trouver le sort moins inhumain.

A tout enfantement préside le malaise ;  
Et, sur l'humanité la main de fer qui pèse,  
Me fait mieux espérer et croire en l'avenir.

Trop faible pour lutter, je me fais sentinelle ;  
Et tous les jours mon œil, du haut de la tourelle,  
Demande à l'horizon s'il ne voit rien venir.

---

## LE LAC DE BELŒIL

---

Qui n'aime à visiter ta montagne rustique,  
O lac qui, suspendu sur vingt sommets hardis,  
Dans ton lit d'algue verte, au soleil resplendis,  
Comme un joyau tombé d'un écrin fantastique ?

Quel mystère se cache en tes flots engourdis ?  
Ta vague a-t-elle éteint quelque cratère antique ?  
Où bien Dieu mit-il là ton urne poétique  
Pour servir de miroir aux saints du paradis ?

Caché, comme un ermite, en ces monts solitaires,  
Tu ressembles, ô lac ! à ces âmes austères  
Qui vers tout idéal se tournent avec foi.

Comme elles, aux regards des hommes tu te voiles ;  
Calme, le jour,—le soir, tu souris aux étoiles ;  
Et puis il faut monter pour aller jusqu'à toi !

---

A PROSPER BLANCHEMAIN

---

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô France !  
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins !  
Toi dont le nom, fanfare aux éclats surhumains,  
De tout peuple opprimé sonne la délivrance !

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains ?  
Noble Gaule, pays de l'antique vaillance,  
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,  
Au pur esprit des Grecs, l'orgueil des vieux Romains !

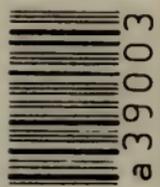
Toi qui portes au front Paris, l'anguste étoile  
Qui de l'humanité dirige au loin la voile,  
Nous, tes fils éloignés, nous t'aimons, tu le sais !

Nous acclamons ta gloire et pleurons tes défaites...  
Mais c'est en écoutant le chant de tes poètes  
Que nous sentons surtout battre nos cœurs français !









a 39003



009537381b

